

69.775

LES
INVASIONS IBÉRIQUES EN GAULE
ET L'ORIGINE DE BORDEAUX

PAR

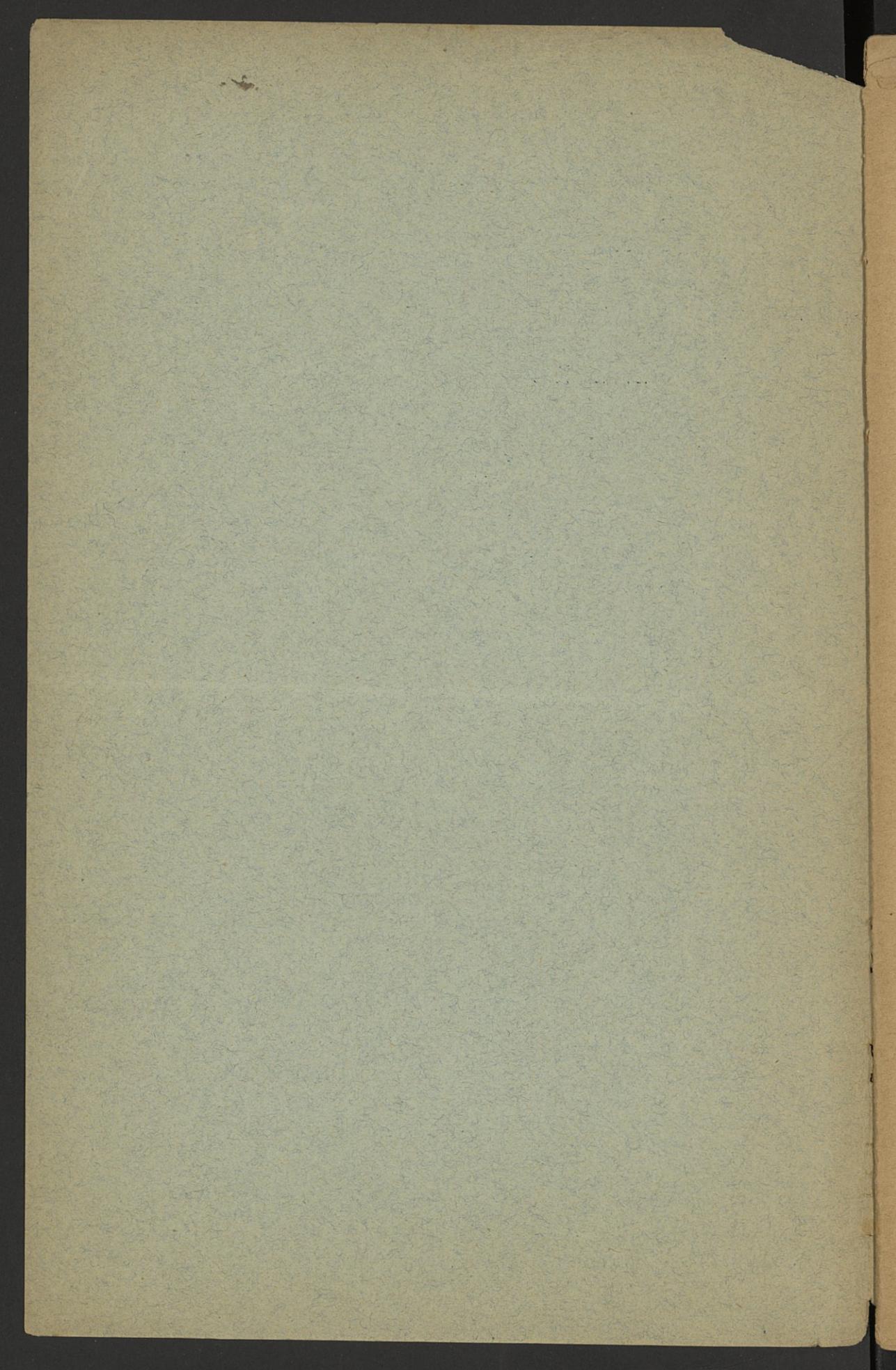
Camille JULLIAN

PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE BORDEAUX
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT



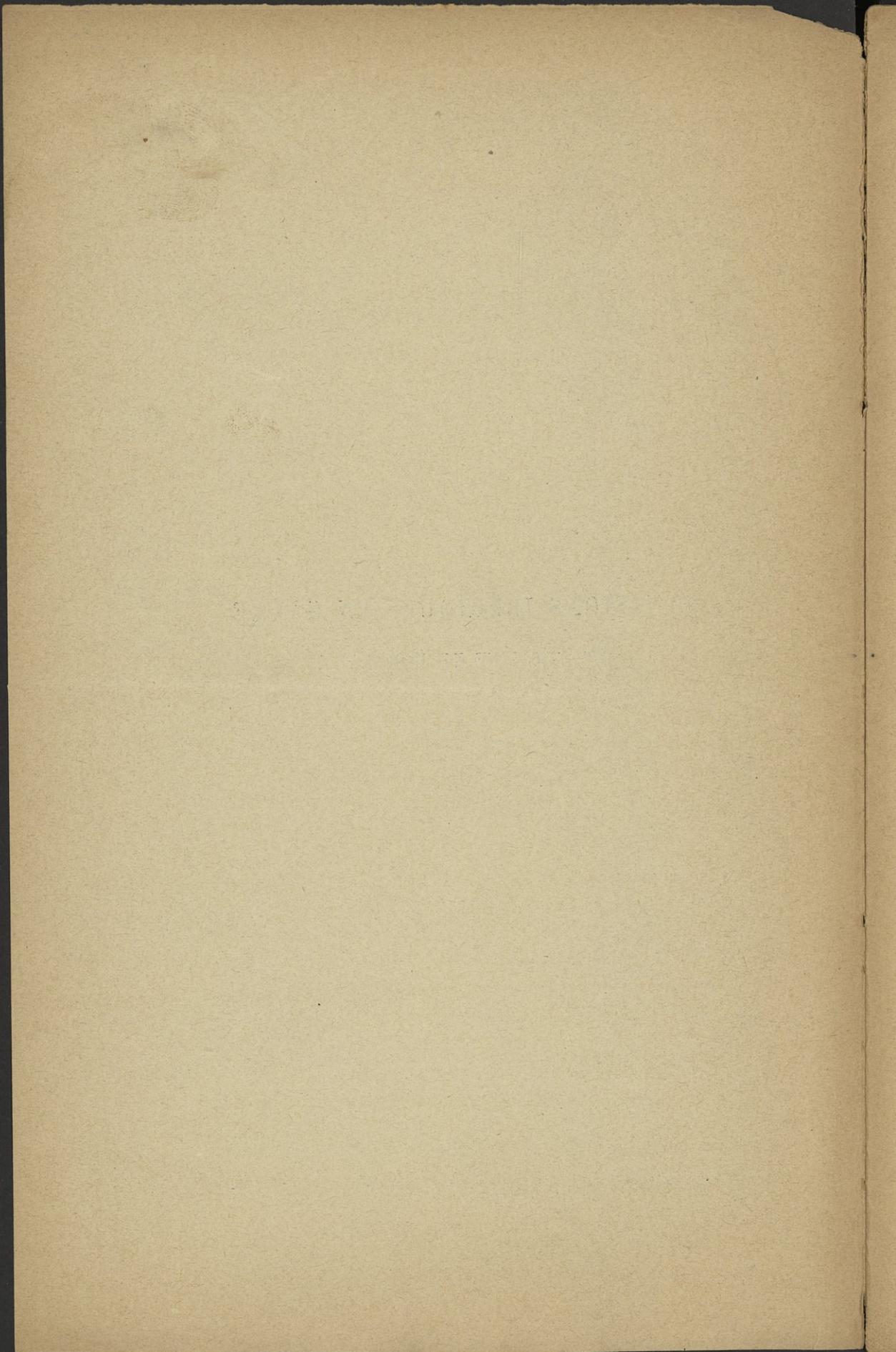
BORDEAUX
IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU
9-11, rue Guirrade, 9-11

—
1903



A mon ami *Ciss* 69.775
Jullian

LES
INVASIONS IBÉRIQUES EN GAULE
ET L'ORIGINE DE BORDEAUX



LES
INVASIONS IBÉRIQUES EN GAULE
ET L'ORIGINE DE BORDEAUX¹

I. VARIÉTÉ DE PEUPLES EN ESPAGNE. — II. TEMPS ET CARACTÈRE DES INVASIONS IBÉRIQUES. — III. MÉLANGES D'IBÈRES ET DE LIGURES. — IV. LES IBÈRES ET LA QUESTION BASQUE. — V. ÉTABLISSEMENTS MUNICIPAUX DES IBÈRES EN GAULE.

I

Les Celtes étaient à peine installés dans la Gaule qu'une autre nation, celle des Ibères, l'envahit à son tour (vers 500-475 avant notre ère). Ceux-là étaient venus du Nord, par les plaines ouvertes du Rhin inférieur. Ceux-ci arrivèrent du Midi, en franchissant les Pyrénées ou en suivant les rivages des deux mers qui bordent les montagnes.

Il n'y a pas, dans l'histoire des populations primitives de l'Europe, de problème plus débattu que celui de l'origine des peuples espagnols. Tour à tour, et dans le même siècle, on les a fait venir du Caucase ou de l'Afrique, on les a traités d'Aryens, de Sémites ou de Touraniens, on les a tantôt unis et tantôt opposés aux Celtes et aux Ligures, et même, remontant plusieurs millénaires avant les siècles historiques, on leur a attribué une ascendance américaine, arrivée en Europe dans les temps mystérieux où la mythique Atlantide réunissait, dit-on, les deux continents².

1. Résumé d'un cours fait à la Faculté des Lettres de Bordeaux en 1902-1903.

2. Voyez, en dernier lieu, d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, t. I, 1889, p. 24 et suiv. Sur l'Atlantide, en dernier lieu, de Rosny, *L'Atlantide historique*, 1901.

Je ne veux point m'enquérir ici d'où étaient partis les peuples qui, six cents ans avant notre ère, habitaient la péninsule espagnole. J'ai cherché comme tout le monde, et je n'ai rien pu trouver : pour chaque hypothèse possible, il se trouve autant d'objections que d'arguments. Mais ce que je peux affirmer, c'est qu'entre les tribus de l'Espagne il n'y avait communauté ni de langue, ni d'institution, ni de nom¹. Parler d'une race à propos des Ibères et étudier les caractères de cette race, c'est vouloir introduire dans l'histoire une sorte de groupe-fantôme, et épuiser les efforts de la science à la recherche des attributs d'un être qui n'existe pas. Si l'on disait qu'au temps de Clovis ou au temps de Charlemagne, une race franque peuplait la Gaule, ce serait se railler de toute vérité. On mentirait tout autant en prononçant le mot de « race » ou de « nation ibérique » à l'époque d'Ambigat ou d'Euxène. L'état de l'Espagne en ce temps-là était comparable à celui de la Gaule au lendemain des invasions germaniques.

Parmi les habitants de l'Espagne au VI^e siècle, beaucoup descendaient d'ancêtres semblables à ceux des Ligures gaulois. Je n'affirme pas que l'on parlât encore la langue ligure au sud des Pyrénées : à coup sûr, on l'y a parlée pendant longtemps, et si on l'avait oubliée vers 500, ce n'était que depuis peu. Sur les deux versants de la chaîne, nous rencontrons les mêmes noms de sources et de rivières², et on voyait, disait-on, près de

1. Strabon le disait encore pour les Espagnols de son temps, III, 1, 6.

2. Comparez le *Sicanus* d'Aviénum (480 : cf. Thucydide, VI, 2, 2; Silius Italicus, XIV, 34) à la *Sequana* ou la Seine, au Σηκοανάς des Marseillais; la déesse Trititia (*Corpus*, XII, 255, 316) aux noms espagnols de cap, *Traete*, et de ville, *Tritium jugum* (Aviénum, 452; Hübner, *Monumenta*, p. 242); la rivière *Deva* (Ptolémée, II, 6, 8) aux innombrables *Dives*, etc., de la Gaule. Cf. d'autres rapprochements chez Hübner, *Monumenta linguae ibericae*, 1893, p. xcvi et suiv. — Contrairement à l'opinion courante (cf. Hübner, p. xcvi), je crois les noms en -*briga* ligures pour la plupart, et le mot -*briga* même, d'origine ligure ou préceltique. Hübner lui-même remarque que presque tous ces trente noms en -*briga* n'ont pas un premier terme celtique; il excepte *Nemetobriga*, *Nertobriga*, *Segobriga*. Mais, précisément, *nemet-* se retrouve en terre non celtique (ex. : *Nemetati* chez les Callaïques, Ptol., II, 6, 40; *Nemanturissa* chez les Vascons, Ptol., II, 6, 66; cf. *Nemausus*, et *nimidis*, C. i. l., XIII, 38); et cette remarque est également vraie de *nerto-*, et plus encore de *sego-*, radical ligure s'il en fut, ou commun, au surplus, aux Ligures et aux Celtes. — Les textes mentionnent les Ligures sur les points opposés de l'Espagne : dans *Tartessus*, ex *Ligustino lacu* (Aviénum, 284), à l'ouest et au nord (*id.*, 196), et à la hauteur du *Jucar* (Thucydide, VI, 2, 2). Thucydide parle de Ligures qui auraient chassé les Ibères des bords du *Jucar*; il est vrai qu'il place cet événement avant la prise de Troie. Faites descendre le fait au VI^e ou au VII^e siècle, il n'aurait rien d'ininvraisemblable : car, tout près des Ibères ou des

Cadix, un lac qui s'appelait le « lac Ligure ». — Mais, au-dessus de la couche ligure, de grands peuples s'étaient formés dans chacune des contrées naturelles de l'Espagne : beaucoup plus tôt que la Gaule, la péninsule avait connu des monarchies prospères et des États durables. — La région méridionale, le pays de Grenade et de Murcie, l'Andalousie, « la plus heureuse des terres, » appartenait à un royaume riche, puissant et civilisé, celui de Tartessus, et nous avons vu ailleurs¹ l'accueil que son roi fit d'abord aux Phocéens. — Le long de l'Océan, dans les steppes ou les montagnes du Portugal, sur les terres élevées des monts Cantabriques, habitaient de vastes peuplades barbares, les Cynètes, les Cempses et les Sèfes². — D'autres tribus sauvages, de brigands, de chasseurs et de bergers à demi nomades, occupaient les vallées pyrénéennes : telles que les Cérètes sur les terrasses d'Aragon et de Cerdagne, les Indigètes dans les chaînes de

habitants policiés du Jucar, se trouvaient les Bébryces, *gens agrestis et ferox* (Aviéne, 485), dans l'intérieur des terres, et, aux abords du cap de la Nao, les Gymnètes (Aviéne, 467) : et rien ne nous dit que Gymnètes ou Bébryces ne fussent pas ceux que Thucydide appelle les Ligures. Voyez, sur ces Gymnètes, le travail de Th. Reinach sur *La tête d'Elche* (*Revue des Études grecques*, 1898, p. 47), travail qui me paraît apporter une très vive lumière dans l'histoire des peuples primitifs de l'Espagne.

¹. *Bulletin hispanique* de 1903.

². Le nom de Cynètes apparaît pour la première fois, au début du v^e siècle, dans le Péripole d'Aviéne (écrit vers 480-470³). Le peuple commençait à l'ouest de l'*Anas* (Aviéne, 223) et s'étendait au moins jusqu'à l'angle sud-ouest de l'Espagne (202). C'était donc le peuple extrême de l'Europe (cf. Aviéne, 203 : *Alte tumescens ditis Europae extimum*, parlant du cap Saint-Vincent) : ce que répétera quelque temps plus tard Hérodote (II, 33 ; IV, 49). Cf. Müllenhoff, t. I, p. 115. Voyez aussi Hübner *apud Wissowa*, au mot *Cynetes*.

Le territoire des Cempses paraît correspondre à la Lusitanie primitive, à la région de montagnes côtières de l'Océan (*arduos colles*, 195), du Tage (cf. Müllenhoff, t. I, p. 105) à la mer Cantabrique.

Les Sèfes ne sont connus que par Aviéne (vers 195), comme habitant entre les Cempses et les Ligures ; je les place dans la région des monts Cantabriques, là où l'on trouve plus tard Callaïques, Astures et Cantabres.

Cynètes, Cempses et Sèfes, qui occupaient toute l'Espagne de l'ouest, depuis le Guadiana jusqu'au fond du golfe de Gascogne, étaient évidemment des nouveaux venus dans cette région : 1^o Aviéne nous dit que les Cempses avaient occupé l'île de Cartare à l'est du Guadiana (255 et suiv.) : *Carlare... tenuere Cempsi : proximorum postea pulsi duello, varia quae situm loca se protulere* ; 2^o il rapporte que Sèfes et Cempses ont expulsé les Ligures vers le nord (vers 196) : ce fut lorsqu'ils furent rejetés vers l'ouest et le nord, rejetant à leur tour les Ligures plus loin ; 3^o les Sèfes avaient laissé leur nom à l'embouchure du Guadiana, qui séparait Cempses et Cynètes ; 4^o la région que ces trois peuples occupent vers 480 est la principale zone d'extension des noms en -*briga* : ce mot serait-il le vestige de l'occupation ligure antérieure à leur arrivée⁴ car -*briga*, je le répète, n'est pas celtique, mais préceltique. — Le refoulement de ces peuples vers l'ouest et le nord est dû, sans doute, à la formation de l'empire de Tartessus.

Je ne parle pas ici des Vascons, car leur mention chez Aviéne est probablement une interpolation au périple primitif.

Catalogne. — Un autre peuple de pasteurs, les Bébryces, errait au sud de l'Èbre, maître des âpres monts de la chaîne ibérique¹. — Enfin, dans les bassins de Saragosse et de Valence², s'était formé le seul État espagnol comparable comme étendue et force à celui de Tartessus, l'État des « Ibères »³. Et ce nom d'« Ibères » n'appartint pendant longtemps qu'aux tribus associées de l'Espagne aragonaise.

Cet État ibérique, belliqueux et hardi, eut, au VI^e siècle, des velléités conquérantes⁴. Il s'étendit assez rapidement dans la région méridionale de la péninsule, et avec lui se propagèrent à la fois la langue qu'il parlait et le nom qu'il portait. L'Espagne devint en grande partie ibérique, dans le temps même où la Gaule tendait à devenir celtique, et l'Italie, étrusque. Les Ibères avaient des rois entreprenants et une flotte. Ils s'agrandirent par terre et piratèrent par eau. Ils mirent fin à la puissance des rois de Tartessus, et peut-être fondèrent-ils des villes jusque dans la Vega de Grenade. Les peuples pyrénéens subirent leur influence⁵. On vit leurs barques dans les eaux de la Corse, de la Sardaigne et peut-être même de la Sicile. Les terres du nord-ouest de l'Espagne, et celles du Douro et du Tage, furent les seules à échapper à leur conquête. — Et, enfin, ils se dirigèrent vers la Gaule (500?).

II

Cette descente de peuples espagnols vers les plaines de la Gaule est un fait aussi constant dans notre histoire nationale que le passage du Rhin par des immigrants des basses

1. Le premier auteur qui les mentionne, Avienus (485-489, sous le nom de *Berybrates*), les place très nettement dans l'arrière-pays montagneux, entre le Guadalaviar et l'Èbre.

2. Leurs deux villes méridionales étaient l'*Hlerda* maritime, au nord du cap de la Nao, et *Sicana*, aux bords du Jucar (Avienus, 475-479).

3. Sur cette limitation primitive des Ibères, les principaux textes sont dans le Périple d'Avienus (253, 472, 480), et chez Hécatée (vers 500), qui lui est de très peu antérieur.

4. Le Périple, écrit vers 480-470, nous fait assister aux progrès des Ibères.

5. Avienus, 472-4 : *Et contra (à la hauteur des îles Baléares) Iberi in usque Pyrenae jugum jus protulere [protollere?], propter interius mare late locuti; 550-2 : Ceretes et Aucoceretes... nunc pari sub nomine gens est Iberum* (cf. plus loin le texte d'Hérodore).

terres germaniques : et de plus, les envahisseurs du Nord et les envahisseurs du Midi sont arrivés en masses convergentes presque à la même date.

Je dis presque : car l'invasion du Sud a toujours été en retard de quelques dizaines d'années sur celle du Nord. Lorsque les Arabes arrivèrent, l'empire franc était déjà reformé par les Pippinides. Les Vascons ne descendirent de leurs montagnes que vers le temps où Clovis et ses fils avaient achevé de conquérir la Gaule. Et quand les Ibères franchirent les cols ou doublèrent les caps, les Celtes, possesseurs assurés du Centre, ne laissaient à prendre sur les Ligures que les terres au sud du massif cévenol. Il est vrai qu'elles étaient excellentes.

Ces malheureux Ligures allaient donc être traqués dans le Sud comme ils l'avaient été dans le Nord. Ils furent presque partout dans le monde, aussi bien en Gaule qu'en Espagne et dans les Iles Britanniques, la matière humaine sur laquelle s'exercèrent tous les peuples conquérants. Les récits des navigateurs de ce temps nous les montrent comme un peuple éternellement en fuite. Déjà ceux de la Gascogne et des Pyrénées occidentales, les Draganes, étaient pour la plupart des fugitifs, refoulés hors des monts et des vallées de l'Espagne par les Cempses et les Sèfes. Mais ils furent menacés à leur tour dans leurs domaines de la Gaule, et avec eux les tribus congénères de l'Est, les Sordes du Roussillon et le royaume narbonnais des Élésyques.

L'invasion fut-elle combinée en un plan d'ensemble, et trois à quatre grandes bandes envoyées au même moment par les principaux ports des Pyrénées¹ ou bien diverses tribus d'Ibères partirent-elles successivement, chacune au gré de ses ambitions et par la route qui était la plus proche ? J'hésite entre ces deux hypothèses, mais je crois que, de manière ou d'autre, la descente en Gaule se fit par trois voies, et sur trois points¹, et peut-être aussi par les rivages des deux mers.

A l'ouest, les Ibères vinrent par les vallées de la Navarre, franchirent les Pyrénées au col de Roncevaux, et se répan-

1. Ce qui suit ne peut être présenté que comme une hypothèse résultant de la toponymie ibérique du sud de la Gaule.

dirent ensuite dans les plaines sans fin de la Gascogne, pour s'arrêter à Bordeaux et sur les bords des grands fleuves du confluent girondin¹.

Plus vers le levant, une autre troupe descendit, soit par le Somport, soit par les cols plus difficiles des Pyrénées centrales; elle occupa les vallées du Bigorre et du Béarn, les coteaux de l'Armagnac, les grasses terres du Gers et de la haute Garonne, et arriva au moins jusqu'à Auch et peut-être jusqu'à Toulouse².

Mais ce furent les envahisseurs de l'Est qui, sans doute, furent les plus nombreux, et qui arrivèrent le plus loin. Aussi bien la route du Perthus était plus facile, et les plaines qui bordaient la Méditerranée étaient la proie la plus attrayante.

Un premier élan³ porta les Ibères des Pyrénées à l'étang de Thau⁴: la tribu ligure des Sordes disparut, ne laissant que son nom au rivage roussillonnais; à leur place, des Bébryces, amenés du sud de l'Èbre, occuperont jusqu'au Tet les pentes pyrénéennes⁵; le marché de Pyréne, si recherché des Grecs de Marseille, cessa d'être fréquenté. Les Cérètes, qui allaient jusqu'en Cerdagne, prirent, désormais, le nom d'Ibères. — Plus loin, le royaume des Élésyques, dont Narbonne était la capitale, le seul grand État que les Ligures aient pu produire en Gaule, passa au pouvoir des Ibères, et pendant quelque temps cette côte, où s'étaient élevées de grosses bourgades, Narbonne et Béziers, porta les tristes vestiges du passage d'une conquête (vers 475). — Plus tard (vers 450?), les Ibères s'aventurèrent au delà, dans les terres du bas Languedoc,

¹. La ligne de l'invasion me paraît marquée par les localités à nom ibérique, *Calagurris* (Calahorra), *Pompaelo* (-ilo = ville), *Burdigala*, et par les plus anciens habitats du pays basque et de la Gascogne méridionale, *Hasparren*, *Arbonne*, *Sordes*.

². Noms ibériques en Gaule : *Iluro* (Oloron), *Bigerrones* (le Bigorre), *Elimberris* (Auch, « ville neuve »), *Hungunverro* (« ? -neuf », Gimont entre Toulouse et Auch); *Itinéraire de Jérusalem*, p. 550, 10, Wesseling), *Calagorri* (var. *Calagurris*, *Calagorgis*, « ? -rouge », Cazères ou Saint-Martory, entre Saint-Gaudens et Toulouse; *Itinéraire Antonin*, p. 457, 9, Wesseling). L'étude des Cartulaires nous ferait peut-être connaître d'autres noms de lieux ibériques dans cette région.

³. Pour cette invasion, nous avons, outre les noms de lieux (*Caucoliberis*, Collioure, *Iliberris*, Elne), le texte du Périple d'Aviénum, écrit, je crois, quelques années à peine après l'invasion.

⁴. Limite donnée par Aviénum, 614.

⁵. Dans leur région se trouvent Collioure et Elne.

dans la région de Nîmes et sur les bords mêmes du Rhône : mais ils ne s'avancèrent pas plus loin. Le Rhône au levant, la Garonne au couchant, marquèrent les limites extrêmes de « la terre ibérique ». Elle embrassait alors tout le midi de la Gaule, tout l'orient de l'Espagne, et le nom des Ibères régnait sans interruption sur toutes les côtes des mers occidentales, depuis l'embouchure du Tage jusqu'aux marais de la Camargue.

III

Vaincus ou décimés, les Ligures ne disparurent pas complètement de la nouvelle terre ibérique. Au sud comme au nord des Cévennes, la conquête ne fut pas un impitoyable anéantissement de tout. Les dieux d'autrefois subsistèrent, ainsi que les noms donnés jadis par les habitants aux sources, aux montagnes et aux bois. Mais même beaucoup d'hommes restèrent, et des tribus entières de populations primitives purent vivre côté à côté avec les tribus des vainqueurs.

Il se forma, dans la Gaule méridionale, une population métisse d'Ibéro-Ligures, ou plutôt, comme disaient les anciens, d'« Ibères et de Ligures mêlés ». Peut-être le mélange ne fut-il pas aussi absolu et aussi complet que dans la Gaule celto-ligure du Nord, et les deux éléments, au Sud, vécurent-ils assez longtemps sans se confondre, voisinant et ne fusionnant pas.

Les peuplades ibériques et les tribus ligures s'intercalaien t ou alternaient, chacune avec son nom national.

Du côté de la Garonne, c'étaient des Ibères que l'on trouvait à Bordeaux ; mais les *Basates* de Bazas étaient, au moins par leur nom, des Ligures. Les *Tarbelli*, dans les Landes et la Chalosse, appartenaient à cette dernière sorte d'hommes ; mais le Bigorre, peuplé par les *Bigerrones*, le pays d'Auch par les *Ausci*, et sans doute aussi le Toulousain occidental, étaient passés aux mains des Ibères. Et ceux-ci, évidemment, avaient pris les meilleures terres, les grandes routes fluviales, et les ports utiles. La forêt, le sable et la brousse restaient aux Ligures.

Nous ignorons complètement comment se fit la répartition des terres entre les Pyrénées et le Rhône. Il y eut là une trentaine de peuplades ou de tribus, dont la majorité était sans doute d'origine ligure. Mais les bons endroits, je le suppose, échurent encore aux Ibères et aux tribus qu'ils amenèrent avec eux. Les Bébryces¹ étaient à Elne et dans les anses du Roussillon, et ces bergers sauvages s'humanisèrent dans cette confrérie de passage et sur ces bords hospitaliers. Narbonne, Béziers et le bas pays de Nîmes furent sans doute réservés aux Ibères. Les Ligures se trouvèrent refoulés vers la montagne.

IV

A l'étude de l'invasion ibérique se rattache le plus difficile des problèmes que renferme notre histoire, celui de l'origine des Basques. Car c'est chez eux, et chez eux seulement, que se rencontrent des restes encore vivants du passage et du séjour des Ibères : l'*Eskuara*, ou la langue basque, possède un certain nombre de mots qui appartiennent à l'idiome parlé par ce dernier peuple, par exemple : *Iliberris*, pour les Ibères, *Iriberry*, pour les Basques, c'est la « ville-neuve ».

Faut-il conclure de cette coïncidence et d'autres que les *Eskualdunac* sont des tribus ibères, dernier débris, mais débris resté intact, des peuples qui, au v^e siècle avant notre ère, traversèrent ou conquirent les routes des Pyrénées et de la Gascogne ? Leur complexion physique, leurs habitudes sociales et morales sont-elles l'héritage de la race de ces envahisseurs ? et l'*Eskuara*, les mots mystérieux de son vocabulaire, ses procédés d'agglutination, la complication de ses formes verbales, ses allures d'idiome primitif et retardé, l'*Eskuara* est-elle un îlot de dialecte ibérique, toujours protégé par ses montagnes et par son histoire contre l'influence des langues flexionnelles et subtiles du monde occidental ?

Mais pour avoir le droit d'identifier les Ibères et les Basques, il faudrait connaître exactement les uns et les autres, et si

¹. Sont venus peut-être en dernier, et chassés peut-être par les Celtes.

nous n'ignorons pas les derniers, ceux-là nous échappent entièrement : nul ne peut dire s'ils appartenaient à une seule race, ou (chose beaucoup plus vraisemblable) s'ils n'étaient pas une fédération de peuplades diverses sous un nom de guerre.

Au surplus, ce que nous savons des Basques exclut l'hypothèse, pour leur race, leurs coutumes et leur langue, d'une origine unique et d'une homogénéité tenace. Prenez le type physique, il varie dans les mêmes proportions que chez tous les peuples de l'Europe avoisinante : grands et petits, bruns et blonds, dolichocéphales et brachycéphales, vous rencontrerez chez les *Eskualdunac* des représentants de toutes les physionomies humaines de l'Occident¹. Leurs coutumes nous semblent étranges : mais qu'on les examine l'une après l'autre, il n'en est aucune qui n'apparaisse chez différents peuples, et qui, même, ne se retrouve à un moment déterminé de la vie de l'Espagne ou de la France : Renaissance et Moyen-Age, Christianisme et Paganisme, toutes les époques ont laissé quelque habitude dans le pays basque. Son originalité est plus apparente que réelle ; elle est, si je peux dire, dans un amalgame de survivances disparates. Bien des êtres et des choses ont passé par Roncevaux et le long des côtes guipuzcoanes, laissant de leur passage des traces et des souvenirs, et par là même ce centon qu'est le monde basque paraît d'autant plus étrange qu'il est fait d'emprunts plus nombreux et plus divers.

Reste la langue. Encore faut-il distinguer deux choses dans l'*Eskuara* : le vocabulaire et la syntaxe. Le vocabulaire est, lui aussi, riche surtout de dépôts. Tous les peuples qui ont frayé avec les Basques, Français, Espagnols, Latins et Celtes, lui ont prêté des racines. La syntaxe seule, jusqu'à nouvel ordre,

1. Voyez, en dernier lieu, les très fines remarques de M. A. Chudeau (*A propos du peuple basque*, 1901, extrait du Biarritz-Association de décembre 1900; cf. même journal, avril 1902.) — La théorie dominante, celle d'Aranzadi et de Collignon (*L'Anthropologie*, t. V, 1894; *Mémoires de la Société d'Anthropologie*, III^e s., t. I, 1895) est, que le type basque pur, représenté par plus de 40 % (56 % dans le canton d'Hasparren), se caractérise par la mésocéphalie, le torse conique, la face allongée et pointue (assez voisin des populations nord-africaines), la taille élancée, les jambes grêles, les courbures du rachis très accentuées. C'est la théorie vulgarisée maintenant par Deniker (*Les Races*, 1900, p. 409) et Vidal de La Blache (*Histoire de France*, t. I, 1903, p. 28). Je ne peux pas ne pas faire des réserves sur l'ancienneté et la « basquicité » pure de ce type.

ne peut se ramener à aucun des types de langue connus aujourd'hui en Occident. Mais connaissons-nous une seule des langues parlées dans l'Occident barbare au VI^e siècle avant notre ère?

La présence de mots ibériques dans le Basque ne prouve donc qu'une seule chose, c'est que les Ibères ont passé par ce pays. Pour affirmer que l'*Eskuara* est fille de leur idiome, il faudrait retrouver chez ce dernier les formes essentielles de la grammaire basque. Mais, jusqu'ici, la langue ibérique est aussi impénétrable pour nous que la langue ligure sa voisine. Je ne dis pas qu'un jour l'on ne découvre la filiation du Basque à l'Ibère : mais ce jour n'est pas encore venu.

Tout ce que l'on peut dire, pour l'époque dont nous racontons l'histoire, c'est que la terre basque, ou l'*Eskual-herria*, renfermait dès lors deux éléments différents : les Ligures y habitaient, et ils y étaient d'autant plus nombreux que les mouvements de peuples en Espagne y faisaient refluer en ce temps-là ceux des monts Cantabriques ; mais les Ibères traversèrent aussi le pays, le conquirent sans doute un instant, et peut-être y laissèrent des immigrants ; le nom même de l'*Eskuara* a été, semble-t-il, imposé par eux¹. La langue des indigènes renferma dès lors des mots et des noms propres empruntés à l'idiome de l'un et de l'autre peuple, et plusieurs de ces mots ligures et ibères ne sortiront plus de l'*Eskuara*. Sans doute aussi, avec les mots, les hommes de ces vallées avaient pris certaines habitudes religieuses et sociales qui ne disparaîtront pas davantage. Il existait donc déjà, dans le pays basque, quelques-uns des faits qui serviront plus tard à le distinguer des terres limitrophes.

Mais jusqu'à quel point s'en séparait-il dès lors? Dans cette masse de tribus ibères et ligures qui peuplaient Gascogne et Pyrénées, en quoi celles du Labourd ou de la mer « vascongade », étaient-elles originales? Je ne le sais. Il est possible

1. C'était l'hypothèse de Rabanis, que le nom des *Eskualdunac* devait être rapproché de celui d'*Aquitaine* et de celui des *Ausci* (Rabanis, *Histoire de Bordeaux*, 1835, p. 9) : « Il ne faut pas douter que le nom d'*Aquitain* ne vienne de la racine *Ausk* ou *Eusk*, et du mot *Euskaldun-ac*, prononcé et orthographié à la façon romaine. » Il a été découvert à San-Esteban, dans la province d'Alava, une épitaphe d'un *M. Porcius Tonius, Ausci fī.* (*Corpus*, II, 5813—2929).

qu'elles eussent déjà un caractère propre. Mais il est possible qu'elles ne l'aient pris que peu à peu, à la suite des événements historiques qui suivront plus tard. Car cette route de Roncevaux, sur laquelle se trouve le mystère des Basques, est celle qui verra, dans le sud-ouest de la Gaule, le plus de faits d'histoire et de passages de peuples.

V

Les ruines faites par la conquête ibérique furent momentanées. Tous les hommes de ce nom n'étaient point de vulgaires pillards, n'ayant que le goût de détruire. L'État qui fut le point de départ de leur puissance avait une certaine organisation ; il obéit parfois à un roi puissant¹, il possédait des villes solidement bâties et très fortes, et ses marins naviguaient en escadres nombreuses. Il devait sans doute déjà à l'exploitation des mines de fer et à la fraîcheur de ses eaux, « plus fortes que le métal, » l'usage des armes bien trempées, et par là même sa supériorité militaire. Mais il ne dédaigna pas non plus les arts plus pacifiques qu'apportaient les étrangers. Et, bien que les Ibères n'aient point produit d'excellents rois philhellènes comme le légendaire Arganthonios de Tartessus, ils ne demeurèrent pas indifférents aux Grecs de leur voisinage.

Tout compte fait, l'établissement des Ibères dans le Midi amena un progrès sur l'état antérieur. Ils fondèrent des ports

¹. Pausanias, racontant la descente en Sardaigne d'une flotte et d'un ἦγεμών ibère (X, 17, 2), place cet événement avant la guerre de Troie : il y a là, simplement, un prodigieux recul d'un fait du v^e ou du v^r siècle, analogue à celui que nous constatons chez Thucydide à propos de ces mêmes Ibères (cf. p. 338, n. 3). Il est probable que ces énormes reculs des événements espagnols sont dus à la confusion entre l'année grecque et l'année, probablement plus courte, des annales indigènes. — Macrobe (*Saturnales*, I, 20) raconte une grande bataille navale entre *Theron, rex Hispaniae citerioris...*, *instructus exercitu navium*, et les gens de Cadix, *proiecti navibus longis*, qui furent vainqueurs. C'est sans doute un récit emprunté aux annales de Tartessus, et celui d'une lutte entre les rois tartessiens et les rois ibères. Que les premiers aient eu une marine puissante, cela résulte de ce que dit Avienus, que les Tartessiens allaient jusque dans les îles Britanniques (vers 113-114) ; et cela se retrouve dans la tradition rapportée par Solin (IV, 1), que l'amiral espagnol qui occupa la Sardaigne était non pas ibère, mais venu *ab usque Tartessus*. Ces deux marines ont dû se quereller souvent sur la Méditerranée. Et il serait possible que Carthage se soit une fois entendue avec les Ibères, et Phocée avec Tartessus.

de commerce. C'est à eux que remonte le nom de *Burdigala*, Bordeaux ; et, s'ils n'ont pas été les premiers habitants de l'endroit, s'ils y ont été précédés par des Ligures, ils ont eu le mérite d'en avoir compris l'excellence, d'avoir fait d'elle une personne historique, d'avoir fixé les destinées de la ville : désormais, autour du havre intérieur de la Devèze, le long du croissant formé par le port extérieur de la Garonne, à portée du vaste carrefour fluvial du bec d'Ambès, il exulta un groupe de demeures, vivant sous un nom propre et permanent (vers 450?)¹. A moitié route entre Pyrénées et Garonne, et sur la voie fluviale du Gers, la plus rectiligne de tout le Midi de la France, des Ibères (les *Ausci*) bâtirent une « ville-neuve », *Eliberris* (Auch). Près de la Méditerranée, quand la commotion de la conquête se fut apaisée, des centres de vie municipale se reconstituèrent. Une autre « ville-neuve », *Iliberris*, fut fondée à Elne, à la fin de la descente du Perthus ; un nouveau marché maritime s'installa dans la petite anse de Collioure. Plus loin, Narbonne, Béziers, Nîmes reçurent des colons ibères. Le contact fut pris avec les Grecs de Marseille. Une civilisation nouvelle s'ébaucha dans le Midi, le long des grandes voies qui couraient au pied des Pyrénées.

Mais le monde ibérique du sud de la Gaule eut un grand désavantage, qui sera le principal obstacle à sa durée et à son extension. Toutes ces peuplades n'étaient liées entre elles que par les routes qu'elles détenaient. Elles n'étaient pas les membres d'un seul corps politique², et le pays qu'elles occupaient n'avait point de centre naturel. J'admetts qu'il ait réellement existé un royaume ibérique ou un empire de l'Èbre, mais son

1. J'arrive à cette date qui, bien entendu, ne peut être que très approximative, de la manière suivante. Les migrations ibériques doivent être antérieures de peu de temps ou contemporaines du Périple ; vers 500, Hécatée ne connaît que des Ligures en Gaule ; en 480, les Elésyques sont encore mentionnés et distingués des Ibères et des Ligures ; vers 480-470, au temps du Périple, les Ibères s'arrêtent encore à l'étang de Thau. On ne peut donc se tromper beaucoup en plaçant vers cette date, ou plus tôt, leurs descentes vers la Garonne. Sur la route contraire, c'est vers 400, ou avant, que les Bituriges ont lancé leurs grandes migrations, et que les Celtes ont pénétré en Espagne, et c'est à une migration de ce genre qu'est dû l'établissement de Bituriges dans le pays de Bordeaux et leur mainmise sur la ville. C'est donc vers 470-400 que se place la naissance du nom de *Burdigala*, qui est ibérique, pour désigner cette ville.

2. Cela est visible dès le temps du Périple d'Avienus.

unité a été passagère¹. Il n'a laissé aucune tradition. Colons de la Garonne, du Gers et de l'Aude furent vite séparés entre eux et disjoints du centre d'où ils avaient essaimé. L'invasion ibérique fut le dernier effort de l'expansion d'un peuple.

Au contraire, l'occupation par les Celtes de la Gaule centrale avait été le commencement de leur vie nationale. Installés au sud des forêts septentrionales, ils étaient demeurés unis ; transplantés sur un sol nouveau, ils y prirent une vigueur nouvelle. Leurs chefs et leurs rois eurent le besoin de conquérir, alors que les dernières alluvions de l'empire ibérique venaient se perdre sur les bords des deux grands fleuves méridionaux.

1. Au temps d'Hérodote (d'après Hécatée?), le nom d'*« Ibère »* paraît avoir encore un sens politique restreint, il le distingue bien de *Tartessus* (I, 63). Le texte d'Hérodore, qui appelle les Ibères, du Tage au Rhône (peut-être l'Ebre; de même Eschyle, *apud* Pline, XXXVII, 2, 3; Strabon, III, 4, 19; Pseudo-Scymnus, 206), ἦν γένος; ἐδώ κατὰ φύλα, rappelle, sans doute, le souvenir de l'extension de l'empire ibérique, mais suppose l'absence d'unité politique; il est de 430 environ. Passé le v^e siècle, les termes d'*« Ibère »* et d'*« Ibérie »*, sauf dans le nom de *« Celtibères »*, ne sont plus que des appellations géographiques, et refoulées d'abord au sud des Pyrénées, mais en revanche étendues plus tard à toute l'Espagne. Il n'y a alors, dans la partie de l'Espagne occupée jadis par les Ibères proprement dits, presque plus que des nations à noms nouveaux.



Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*
6^e année, n° 8, 1^{er} août 1903.